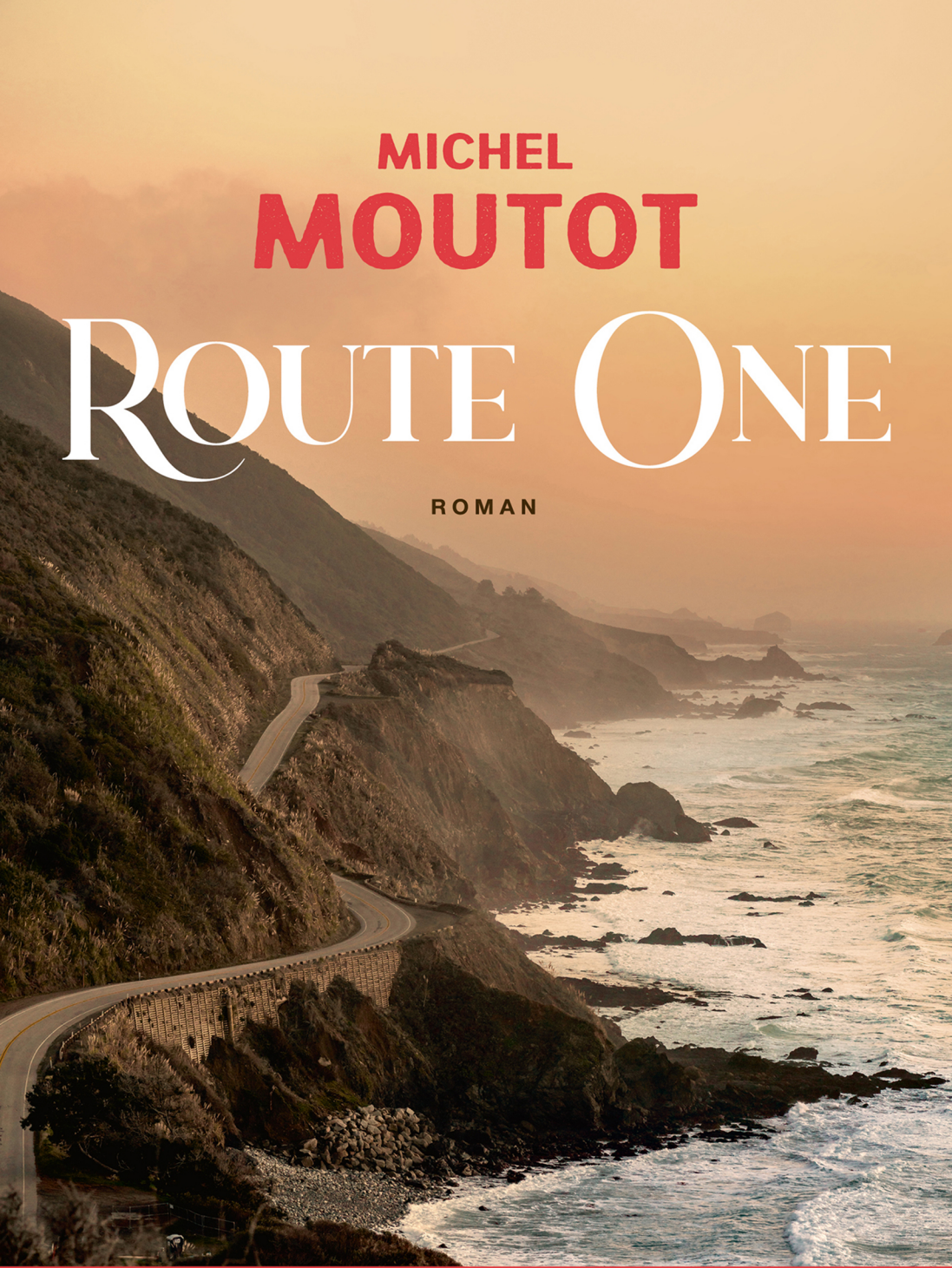
MICHEL

MOUTOT

ROUTE ONE

ROMAN



L'aventure au bout de la route

SEUIL

ROUTE ONE

Du même auteur

Aventurier des glaces
(*avec Nicolas Dubreuil)*
La Martinière, 2012
et « Points », n° P3358

Ciel d'acier
Arléa, 2015
et « Points », n° P4317

Séquoias
Seuil, 2018
et « Points, n° P5001

L'America
Seuil, 2020
et « Points », n° 5363

MICHEL MOUTOT

ROUTE ONE

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e^*

ISBN 978-2-02-145570-0

© Éditions du Seuil, mai 2022

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Sophie, avec mon amour et ma reconnaissance

À Félix et Pierre

« You can’t protect people, kiddo.
All you can do is love them. »

John Irving,
The Cider House Rules

1

Big Sur (Californie)

Mars 1935

Il entend la machine avant de la voir. Le souffle rauque d'une bête de fer et de charbon, toutes les trois secondes. Grincements de chenilles, grognements mécaniques, craquements de roches, volutes de fumée et de poussière au-dessus du canyon. L'écho du bulldozer se mêle à la rumeur du Pacifique, la couvre par moments. C'était donc vrai. Ces maudits ouvriers ne sont plus armés que de pelles, de pioches et de brouettes. Le monstre de métal qu'il a vu débarquer d'un navire à Anderson Landing et monter vers le chantier, comme un insecte géant écrasant tout sur son passage, est entré en action. Une pelle à vapeur. Hyrum Rock en a vu une à l'œuvre, l'an dernier, dans le port de San Francisco. Menace de fer et de feu, symbole du siècle nouveau, barbare mécanique, elle viole le paradis perdu de la côte sauvage. Son godet, au bout du bras articulé tendu de câbles, abat le travail de dix hommes. Il mord la terre brune, arrache le maquis, change le sentier muletier en piste où deux automobiles peuvent se croiser. Une cicatrice à flanc de montagne. « Ma montagne. Mes terres. Saloperie de route. »

Le *rancher* détend les rênes de sa jument, qui part au pas vers un bois de séquoias. Derrière lui, les sommets arides de la chaîne de montagnes Santa Lucia accrochent les nuages, dans un ciel céruléen. Un paysage de cyprès couchés par les vents du large, bosquets de pins Douglas dans les vallons, maquis impénétrable où les nuances de vert se marient au jaune des genêts, prairies salées par les embruns, sentiers millénaires des Indiens Esselen, ravins

profonds où chantent des torrents, falaises sombres en à-pic sur les flots, chutes d'eau douce sur des plages de sable clair. Au loin, l'infini du Pacifique, son bleu cobalt, ses caps, ses récifs, ses îlots couverts d'oiseaux, ses forêts d'algues géantes, ses rouleaux couronnés d'écume, ses horizons mouvants où courent les tempêtes.

Quarante ans qu'il parcourt à cheval cette terre où il est né, où ses ancêtres mormons ont trouvé refuge, et jamais Hyrum Rock ne s'est lassé de sa majesté, de sa sauvagerie, de son incandescente beauté. Ce sentiment d'immensité, de fin du monde ; ce refuge où le continent s'achève, dernière piste à l'ouest de l'Ouest, où le temps semble s'être arrêté, où une Amérique éternelle se jette avec fracas dans l'océan, où ils ne viendront jamais les déloger.

Get up into the mountains, disait la prophétie, « Réfugiez-vous dans les montagnes ». Combien de fois l'a-t-il entendue, dans la bouche de son père, de sa grand-mère ?

D'une pression du mollet, il dirige sa monture vers la crête, à travers les touffes d'armoise odorante et de sarrasin sauvage. L'ombre portée, sur la végétation, d'un oiseau de proie lui fait lever la tête. Un condor de Californie plane en cercles concentriques. Il épie, lui aussi, les intrus qui profanent le silence et l'isolement de la côte la plus escarpée et la plus inaccessible de l'Ouest américain. « Il est descendu du pic Junipero Serra, se dit Hyrum en cherchant dans une fonte de selle sa lunette de marine. Il en reste quelques couples, là-haut. Des mois que je n'en avais pas vu. Il va falloir rentrer les veaux nés la semaine dernière. » Grossis douze fois, la tête rouge et le bec crochu sont tournés vers la côte et la rumeur du chantier. Le rancher baisse la longue-vue, la garde en main le temps d'arriver au sommet de la colline. Le cheval comprend qu'il ne faut pas s'engager dans la descente et s'arrête entre deux chênes à tan. Les voilà.

Ils n'ont pas tracé leur route, cette *coast road* de malheur que les spéculateurs et les milieux d'affaires de Monterey réclament depuis des lustres, en suivant les courbes des collines, arabesques de l'ancienne piste indienne. Ils ont tiré droit, au plus court, au plus violent, à flanc de montagne. À la dynamite. Les explosions et leurs champignons de poussière rythment les jours et se rapprochent des

terres du ranch Rock. Son sigle, un double R dans un cercle de feu, sur les troncs, les barrières ou en travers des pistes, et la réputation de son propriétaire ont longtemps suffi à éloigner curieux, policiers, voleurs de bétail ou chercheurs d'or. Mais ceux-là sont d'une autre trempe, d'un autre temps. Ils arasent, bouchent, déboisent, éventrent, détruisent. Ils ont bâti un pont de béton monumental pour franchir le canyon de Bixby, dont le rancher pensait qu'il le protégerait à jamais des envahisseurs. Les actions en justice, les tempêtes d'hiver, glissements de terrain, éboulements, incidents mécaniques, accidents mortels, rios en crue les ralentissent mais ne les arrêtent pas. La grande crise économique les a immobilisés un temps au sud de Monterey, mais ils ont repris.

« Leur route est une balafre. Une cicatrice dans mon paysage. Mon ranch. Mon royaume. Mon grand-père n'avait pas choisi par hasard ces confins perdus de la côte californienne. Il fuyait les persécutions, les arrestations, les procès, la prison, la chasse aux mormons. Les Rock ont vécu heureux dans ce bout du monde pendant près d'un siècle, libres de conserver leurs coutumes, de pratiquer leur religion et la polygamie sans que quiconque vienne mettre son nez dans leurs affaires. Une visite du shérif, fatigué par deux jours de selle, tous les deux ou trois ans, un coup de gnôle, quelques billets et à la prochaine. Mais, avec cette route, Monterey et ses fonctionnaires, les lois californiennes et fédérales, les curieux, les journalistes et les spéculateurs ne seront plus qu'à quelques heures en automobile. Ils arrivent, ils nous rattrapent. »

Hyrum enlève son Stetson, le laisse pendre dans le dos par la jugulaire, s'essuie le visage d'un revers de manche, lève la lorgnette.

À mi-pente, cent mètres au-dessus des vagues qui roulent sur les rochers et lèvent un voile d'écume irisé par les rayons du soleil, l'engin semble en équilibre sur un chemin trop étroit. Un panache de fumée noire, deux jets de vapeur, et son bras, comme la trompe d'un éléphant d'acier, s'abat sur un monticule de terre meuble. Le godet se rétracte, s'emplit, la pelle tourne d'un quart de tour et lâche son contenu dans la pente, soulevant un nuage chassé vers le large. Les pierres plongent dans les vagues, soulèvent des gerbes

blanches, les flots se teintent de brun. La pelle se retourne, attaque à nouveau la montagne. Le cavalier ajuste le réglage de sa lunette. Il tente d'apercevoir le conducteur de l'engin, dans la cabine marquée « Lorain, OH » en lettres rouges. Impossible, les vitres sont couvertes de poussière. Il distingue en revanche un homme en casquette, jodhpur et bottes de cuir lacées jusqu'aux genoux qui lève un bras et porte à sa bouche un sifflet, dont il entend l'écho. La bête mécanique s'immobilise. Elle entame une marche arrière, au claquement sec de ses chenilles, dévoile un rocher de la taille d'une automobile, en pierre sombre, posé en travers de la voie. Trois ouvriers approchent, poussant une charrette sur laquelle fume et crache une machine plus petite. L'un d'eux saisit les poignées du marteau-piqueur, le pose contre la roche. Hyrum voit l'homme tressauter au rythme de l'engin, dans un nuage de vapeur et de poussière. Il reconnaît le bruit sec et saccadé qu'il a déjà entendu, porté par le vent, depuis ses pâturages de Garrapata Creek. Il descend de son cheval, l'attache à une branche, relève la lunette. Dix minutes plus tard, la charrette recule. Un homme s'agenouille sur le trou, y glisse deux bâtons de dynamite, s'éloigne à reculons, tirant un fil entre ses jambes. Il le tend à l'homme aux bottes de cuir qui l'introduit dans un boîtier, soulève une manette. Ils se mettent à couvert derrière la pelle à vapeur. L'explosion projette le rocher dans le précipice, avec la force du Cyclope tentant d'écraser la galère d'Ulysse. Son écho rebondit sur les parois du canyon, le champignon de poussière monte et s'étire vers l'océan.

« Ils sont là, se dit Hyrum. Les amis à Monterey, mes contacts à San Luis Obispo, les recours des avocats ne les arrêteront pas. Il va falloir passer à autre chose. »

2

St Cloud's (Maine)

Avril 1915

Ici à St Cloud's, bourgade forestière fondée dans une vallée encaissée du Maine par des bûcherons québécois au milieu du XIX^e^ siècle, les charpentiers savent qu'avant d'attaquer les chantiers estivaux ils doivent au printemps reconstruire les ponts de rondins victimes de la débâcle et de ses crues. Tous ne sont pas emportés, mais ils doivent être au mieux vérifiés et consolidés, au pire démontés et rebâtis avec des troncs plus gros, en sachant que tout sera certainement à refaire l'année suivante.

Ici, pas de métal ou de béton armé, pas d'asphalte et de peinture, de panneaux de signalisation, comme sur les routes de la côte. Dans le centre du Maine, les pistes sont en terre, les communautés rustiques et les structures en rondins.

Après les deux ouvrages aux entrée et sortie du bourg, le pont le plus important, et le plus surveillé, est celui menant à l'orphelinat. Isolé sur sa colline, l'établissement du Dr Larch en dépend pour son ravitaillement. Et c'est au changement du régime alimentaire que les pensionnaires comprirent, malgré les dénégations maladroites des infirmières, que les travaux de renforcement de l'été n'avaient pas suffi et que le pont avait cédé.

– Des lentilles pour la troisième fois de la semaine et du pain dur comme du bois, moi je vous dis qu'il n'y a plus de pont, a lancé un grand. Vous vous souvenez des pluies de la semaine dernière ? Trois jours de déluge ? Il a été emporté, c'est sûr. On est coincés

ici comme sur une île. Demain matin, on se lève tôt et on va voir. Qui est partant ? Pas toi, Wil. Tu es trop petit.

Mais Wilbur Oak, huit ans, s'est réveillé au chant du coq, a enfilé ses brodequins et suivi, sans demander leur avis, les trois garçons qui filaient en douce par la buanderie.

– D'ac', Willie. Mais si tu nous ralentis ou si tu te plains du froid, on te laisse sur place.

– Promis, j'aurai pas froid.

Ils passent par le jardin, rasent le mur du potager, sortent par la porte de bois vermoulu dont un gond a cédé depuis longtemps, courent en gloussant dans la prairie mouillée jusqu'à l'orée de la forêt de chênes. Le grand marche d'un bon pas. Son allure rassure les autres, qui peinent à le suivre mais pensent qu'il sait où il va, ce qui est loin d'être le cas. Par chance, ils aperçoivent la piste en contrebas. Ils se cachent derrière des troncs au passage de deux cavaliers (un adjoint du shérif et le maire de St Cloud's, que les orphelins ne connaissent pas), puis descendent sur la route et les suivent en trottinant à bonne distance. Ils les voient rejoindre un groupe d'hommes, debout mains sur les hanches devant le torrent en crue. Les enfants s'accroupissent derrière des buissons.

– J'avais raison, dit le grand.

Les flots bouillonnants, marron chocolat, ont emporté trois des quatre troncs de sapin qui formaient l'armature du pont. Le dernier résiste encore, en travers du courant. Plus pour longtemps. Des planches ont été cassées, d'autres projetées sur les rochers en contrebas. Les berges, dévorées par les eaux chargées de branches et de pierres, ont reculé de deux mètres. Un homme se gratte la tête, un autre jette dans les flots une branche qui disparaît dans les remous.

– Il faut me réparer ça, et vite, dit le maire. Il y a quarante gamins à nourrir, de l'autre côté.

– Impossible. Pas avant qu'il ne regagne son lit, dit un géant en bottes de pêche. Et avec cette pluie… Bon, je vais prévenir Bangor.

Avec un orphelinat coupé du monde, ils devront bien envoyer une équipe, cette fois. Pas comme l'an dernier.

Les garçons reculent à quatre pattes, se relèvent et partent en courant. L'un d'eux se retourne, voit le petit Wilbur trébucher sur une racine, se rattraper à un tronc. Il tend la main.

– Viens.

Une fine pluie de printemps les accueille comme ils repassent la porte du jardin. Une cuisinière les aperçoit par une fenêtre ouverte.

– D'où venez-vous, chenapans ? Dépêchez-vous, au réfectoire. Et lavez-vous les mains.

Le lendemain, le Dr Larch réunit garçons et filles, avant le dîner, dans la salle de l'entrée, monte trois marches du grand escalier et leur annonce ce que tous savaient déjà : la route est coupée, des restrictions sont au programme mais il ne faut pas s'inquiéter. Des volontaires vont apporter des provisions par la montagne, à dos de mulet, et tout rentrera bientôt dans l'ordre.

– Nous aurons toujours de quoi manger, même s'il y aura peut-être plus de patates qu'à l'accoutumée. Et le pont va être reconstruit sous peu.

Les jours suivants, le beau temps revenu, les orphelins sont conduits à tour de rôle, en fin d'après-midi, aux abords du chantier où s'activent une dizaine d'ouvriers. Un GMC à ridelles, premier camion à parcourir cette route habituée aux charrettes, apporte deux poutres métalliques peintes en rouge qui sont posées au-dessus du ruisseau assagi grâce à des cordes et des poulies fixées à un sapin. Puis des traverses de bois fraîchement coupées sont assemblées, suivies d'épaisses planches de chêne. En quatre jours, un pont moderne et en apparence indestructible a remplacé le vieil ouvrage en rondins.

Wilbur ne quitte pas des yeux l'homme à casquette noire qui dirige les travaux, donne les consignes aux ouvriers et accueille, tout sourire, les visiteurs. Il avance à grands pas jusqu'au milieu du pont, fait signe au Dr Larch de l'y rejoindre, lui serre longuement la main.

– Qui est ce monsieur ? demande Wilbur à l'infirmière Angela.

– C'est l'ingénieur. Il a dessiné le pont. C'est grâce à lui que Marie va pouvoir nous faire son gâteau au chocolat, demain, pour l'anniversaire du docteur.

« Il nous a sauvés », pense le garçon.

3

New Hope (Californie)

Novembre 1847

Un doigt tremblant trempé dans le goudron a tracé « New Hope » (« Nouvel Espoir ») sur la pancarte, deux croûtes de bois clouées sur un poteau mal équarri. Et l'espoir, il faut l'avoir chevillé au corps pour voir dans ces cabanes de rondins, cette grange en construction et cet atelier de ferronnier inachevé, perdus entre les arbres, la Nouvelle Jérusalem.

C'est pourtant ce qu'espèrent édifier une vingtaine de colons, en cet automne 1847, au confluent du fleuve San Joaquin et de la rivière Stanislaus, dans la vallée centrale de la Californie.

Arrivés il y a plus d'un an à bord d'un trois-mâts parti de New York, ce sont des mormons de la côte Est. Menés par Samuel Brannan, jeune homme charismatique désigné par les dirigeants de l'Église de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours pour partir à la recherche de la Terre promise sur la côte californienne, ces soixante-dix hommes, soixante-huit femmes et une centaine d'enfants, quand ils débarquent dans la baie de San Francisco, y trouvent un village assoupi où un millier de *peones* ne parlent qu'espagnol. Plus vraiment le Mexique, qui vient de perdre ces terres dans une guerre avec son voisin du Nord ; pas encore les États-Unis, qui n'accepteront cet État dans leur Union que trois ans plus tard.

C'est dans ce pays de cocagne, fertile et peu peuplé, qu'ils vont, leur répète Brannan, jeter les bases de « la nouvelle Sion », cité idéale où les autres mormons vont bientôt les rejoindre.

En butte aux brimades, à l'hostilité de leurs voisins et même aux massacres (le fondateur de la communauté Joseph Smith et son frère ont été lynchés par une foule en colère trois ans plus tôt), les mormons quittent l'Ohio et l'Illinois, où ils étaient établis. En longs convois bâchés, ils « fuient Babylone » et prennent la route de l'Ouest à travers les Grandes Plaines.

– Ils arrivent, ils seront bientôt là ! clame Sam Brannan. Il faut bâtir des maisons, des granges, des étables, l'ébauche d'une ville, planifier son extension, préparer leur arrivée. Nous sommes l'avant-garde d'un monde nouveau, les éclaireurs du Ciel. Nous entrons dans l'histoire de notre Église. Nos noms seront célébrés, nos louanges chantées par les prochaines générations ! Courage ! Alléluia !

Brannan ne pousse toutefois pas le zèle missionnaire jusqu'à s'installer à New Hope, emplacement qu'il a choisi, à une journée de bateau de San Francisco, sur une rive du fleuve San Joaquin. Il a préféré bâtir, sur la baie, une maison confortable où il a installé la presse Franklyn apportée en caisse de la côte Est dans les soutes du trois-mâts. Il imprime le *California Star*, premier journal de l'État, ouvre bientôt un *general store*, une banque. Son attitude, sa condescendance, sa propension à donner des ordres et à prendre les décisions importantes sans concertation passent mal auprès de certains membres de la communauté.

Parmi eux, le plus méfiant est Moses Rock. Récemment converti au mormonisme, ce fils d'une famille de bûcherons du Vermont a vu quand il avait douze ans son père perdre sa scierie dans une escroquerie montée par un oncle. Il a appris la ferronnerie chez un maréchal-ferrant dans le Connecticut, la charpente dans le New Hampshire et n'a pas hésité quand, docker à New York, il a entendu parler d'une expédition montée par les mormons à destination de la côte Ouest, ce nouveau monde où, dit-on, la fortune attend les jeunes gens courageux et travailleurs.

Ce solide garçon de vingt-six ans aux favoris roux, legs d'ancêtres irlandais ayant traversé l'Atlantique à la fin du XVIII^e^ siècle, a commencé à avoir des doutes quand, pendant la traversée, Brannan a proposé « Sam Brannan & Company » comme nom de leur société

coopérative. « S'il faut travailler trois ans et mettre tous les profits dans une structure, je ne vois pas pourquoi elle ne s'appellerait pas plutôt Pionniers de la côte Ouest ou Saints du Nouveau Monde », avait-il proposé. Mais Brannan avait refusé, rappelant que son rang de patron de l'expédition maritime autour des Amériques avait été confirmé par le chef de l'Église lui-même, Brigham Young. Cela lui avait conféré, pendant les six mois de cet éprouvant voyage, le privilège d'avoir une cabine et de prendre ses repas à la table du capitaine, quand le reste de l'expédition se contentait de couchettes puantes, de pommes de terre, de harengs trop salés et d'eau croupie. Après l'arrivée en Terre promise, Moses n'avait pas apprécié non plus que Brannan choisisse, sans consultation, ce confluent de rivières éloigné de tout pour y édifier New Hope.

Il s'était toutefois mis au travail. Ils avaient abattu des arbres, bâti une scierie, un moulin, construit des bâtiments, retourné la terre, édifié ponts et pontons, ouvert une ligne de bac sur la rivière Stanislaus, dans ce coin perdu, dévorés par des moustiques gros comme des mouches, mal nourris, affaiblis par la malaria, espionnés par des Indiens hostiles, jalousés par des voisins moins bien équipés. Brannan leur rendait parfois visite, remontant la rivière à la barre de son navire à fond plat, le *Comet*, acheté avec l'argent de la communauté. Mais il restait installé dans sa maison de San Francisco, à diriger son journal et à faire des affaires. Déjà notable dans une ville qui en comptait peu. Bâtir la Nouvelle Sion, préparer l'arrivée de la communauté, installer l'avant-garde d'un monde nouveau… Son but semblait plutôt de faire fortune le plus vite possible. Décidément, Moses n'aimait pas ce Brannan. Un affairiste, un aventurier, un beau parleur. Certains disaient, à bord du trois-mâts, qu'il avait été exclu de l'Église mormone pour malversations, puis réintégré et promu chef de la communauté new-yorkaise dans des circonstances douteuses. « J'aurais peut-être dû rejoindre nos frères dans l'Ohio et tenter la traversée du continent par les pistes », pensait Moses. Mais l'hostilité des habitants du Midwest envers les Saints, que Moses, pour n'en avoir pas souffert, s'expliquait mal, l'en avait dissuadé. « *Land of the free*, "Terre des hommes libres",

chantent les paroles de l'hymne américain – tu parles. Pas pour nous, les mormons. Ou alors il va falloir la trouver, toujours plus à l'ouest, cette terre. »

Il avait préféré payer son passage à bord du *Brooklyn*. Il avait enduré les rigueurs du voyage puis, arrivant dans la baie, avait hésité à suivre la consigne de Brannan et à remonter le fleuve pour travailler à la fondation de la colonie. Il aurait peut-être dû rester à San Francisco, mouillage idéal pour toutes sortes de navires, où ses talents de charpentier auraient facilement trouvé à s'employer. Il y pensait encore quand Brannan, l'air sombre, est un jour venu leur annoncer ce que tous redoutaient : le Quorum des Douze Apôtres, instance dirigeante de l'Église, avait pris sa décision. C'était dans l'Utah, sur les rives du Grand Lac Salé, où leur caravane était arrivée, qu'ils allaient édifier leur cité idéale. Les milliers de Saints en route vers l'Ouest allaient interrompre leur longue marche à travers le continent au pied des montagnes Rocheuses, loin des rives du Pacifique.

– Ne perdez pas espoir, mes frères ! Rien n'est perdu. Je vais retourner voir Brigham Young. Je peux le convaincre…

– Tu t'es assez moqué de nous, Samuel Brannan! tonne Moses Rock. Je ne reste pas une heure de plus sur ces terres de misère. Le champ que j'ai déboisé et labouré est sous un mètre d'eau, et rien ne garantit qu'entre ces deux rivières il n'y a pas deux crues par an. Tu vas me rembourser mes parts dans la compagnie et tu n'entendras plus parler de moi. J'en ai soupé, de votre Sion et de la marche des Saints.

– Tu t'es engagé par contrat sur trois ans, Moses. Devant Dieu. Il m'est impossible de te rembourser avant cette date.

– C'est bien ce que je pensais. Tu vas répondre de tes actes devant la justice, Samuel Brannan. Il doit y avoir un tribunal, à San Francisco, maintenant que le drapeau américain flotte sur la ville.

Le lendemain, les colons de New Hope chargent sur des chariots leurs outils et leurs ballots et abandonnent leurs cabanes, destination Salt Lake City. Mais Moses Rock ne se joint pas à eux. Ses deux femmes, cousines de vingt et vingt-deux ans épousées dans l'Est

selon le rite mormon avant le départ, ont embarqué à New York et devraient arriver à San Francisco dans trois ou quatre mois. « J'y trouverai bien du travail, en les attendant, se dit-il. Je peux tout faire : charpentier, bûcheron, ferronnier, maréchal-ferrant. Et quand elles seront là, grâce aux cinq pièces d'or que m'a confiées mon père sur son lit de mort, cousues dans la doublure de ma veste, nous achèterons un morceau de ce bout du monde que personne ne semble gouverner et bâtirons un ranch. C'était une erreur de s'installer dans cette vallée. Les terres y sont fertiles, mais nous sommes vulnérables. Les colons vont y venir chaque jour plus nombreux. Notre religion, nos coutumes, notre culture mormones n'y seront pas respectées, comme ce fut toujours le cas dans l'Est. Il faudra encore se battre ou fuir. Se battre puis fuir. »

Il sort de son portefeuille de cuir grossier une feuille de papier jauni pliée en quatre sur laquelle, trois ans plus tôt, il avait recopié le passage d'un prêche du fondateur de l'Église, Joseph Smith, lu par l'un des Apôtres lors d'un sermon à Boston : *Get up into the mountains, where the Devil cannot dig us out*, « Réfugions-nous dans les montagnes, d'où le Diable ne pourra pas nous chasser ».

4

Monterey (Californie)

Avril 1848

Assis sur une poutre, sur le toit en construction du fort d'adobe et de pierres que l'US Navy fait agrandir à Monterey, Moses Rock regarde le Pacifique. Si ses eaux sont d'un bleu si sombre, lui a expliqué un charpentier mexicain, c'est parce que la baie est une fosse sous-marine, un abîme dont personne ne connaît la profondeur, plus profond que tous les fils plombés mis bout à bout. Moses aperçoit, entre les vagues aux crêtes ourlées d'écume, le souffle de plusieurs cétacés. La queue d'une baleine émerge, décrit avec une merveilleuse lenteur un demi-cercle parfait, disparaît dans les flots. Le golfe en forme de croissant de lune est une étape dans leur migration vers les eaux froides de l'Alaska. Elles y sont les proies de chasseurs venus du Portugal qui les poursuivent à la rame, les harponnent, les ramènent sur la grève, les découpent et font bouillir leur graisse, changée en huile qui sera vendue à prix d'or. L'odeur âcre et doucereuse des fumées monte, par vent d'ouest, jusqu'à la pension où Moses loue une chambre à la semaine, sur Washington Street.

Il profite d'une pause, le temps pour les apprentis d'apporter des chevrons, pour scruter l'horizon. Trois barques de pêcheurs japonais, installés en Californie au début du siècle, passent au ras des récifs. Une autre s'amarre à un ponton. Deux adolescents en chapeau de paille conique déchargent des paniers dégoulinants, pleins d'ormeaux et de poissons. Des loutres jouent à cache-cache dans les forêts sous-marines de varech géant. La Half Moon Bay, baie de la Demi-Lune, est surmontée d'un amphithéâtre de collines couvertes

de pins qui dévalent vers des plages de sable clair et des rochers luisants d'algues découvertes par la marée. C'est là, au sud de la Porte d'Or qui marque l'entrée de la baie de San Francisco, que les *conquistadores* ont établi leur premier port et bâti une mission. Monterey était la capitale de la Californie mexicaine, jusqu'à ce que le Mexique soit contraint par les armes à céder ces immensités à Washington, avec bien d'autres territoires de l'Ouest. Aujourd'hui personne ne sait à qui appartient cette terre. « Mais la cavalerie des États-Unis est là, elle nous paie en dollars pour agrandir le Presidio, la bannière étoilée flotte sur la capitainerie, cela suffit pour savoir qui commande, pense Moses. Un juge venu de Boston dirige le tribunal et le contremaître m'a parlé d'un bureau d'enregistrement des terres, à deux rues d'ici, qui délivre des titres de propriété porteurs du cachet *State of California*. Tous ici pensent qu'il sera bientôt remplacé par un tampon *United States of America*, avec son aigle aux ailes déployées. »

Moses aperçoit sur l'horizon les voiles d'un trois-mâts cinglant vers le nord. Un clipper anglais a fait escale à Monterey, il y a quelques jours, plein de Chiliens et de Péruviens qui n'avaient qu'un mot à la bouche : *oro*. Ils sont repartis pour San Francisco comme s'ils avaient le diable aux trousses. La rumeur de la découverte de gisements fabuleux dans la Sierra Nevada, de trésors brillant dans le lit des rivières, de fortunes instantanées, a enflammé la ville et la région le mois dernier. Le chantier a failli s'arrêter, faute d'ouvriers. Les hommes ont pris la route des montagnes, des pépites dans les yeux, l'espoir au cœur, avec tous les professeurs de l'école, la moitié de la garnison du fort et des marins du port.

Mais s'il y en a un que la fièvre de l'or ne contaminera pas, c'est Moses Rock. Lui, ce qu'il veut, ce sont des terres. Les voir envahies par des hordes de prospecteurs venus de Bolivie ou de plus loin encore – il paraît que des bateaux sont en route depuis la côte Est, et même d'Europe – serait un cauchemar. Ils montent vers le nord, la sierra. Il va chercher au sud. S'éloigner de la civilisation. Dans ces terres vierges, pas d'interdiction du culte mormon, pas de lois contre la polygamie, personne pour mettre son nez dans

votre chambre à coucher et vous dire comment vous devez vivre, ce que doit être une famille. La seule chose qui importe, c'est de savoir quand accostera le *Sea Witch*. C'est à bord de ce navire qu'Irene et Laurie ont embarqué à New York, à la fin de l'été. C'est ce qu'elles lui ont écrit dans la lettre confiée à l'équipage d'un bateau parti un mois avant elles. Elles devraient être arrivées à San Francisco depuis plusieurs semaines. Le franchissement de ce Cap Horn peut être un enfer. On ne compte plus les naufrages. Ils n'ont été mariés qu'un an avec Irene, trois mois avec Laurie, des unions arrangées par l'Église mormone à Brooklyn, avant son départ pour la côte Ouest. Il n'avait pas assez d'argent pour payer leur passage. Quelle erreur ! S'il avait emprunté le prix de leurs billets à la communauté, comme d'autres l'ont fait, ils auraient bien trouvé le moyen de rembourser, et aujourd'hui ils seraient ensemble en Californie. Il faut aller aux nouvelles, à la capitainerie. « *Sea Witch*, Sorcière des Mers, espérons que ce nom ridicule ne va pas leur porter malheur. »

Le lendemain, Moses boit une bière au comptoir de la *cantina* Adrias, sur la place centrale de Monterey, quand arrive un convoi de mules chargées de fagots d'écorces de chêne, mené par un petit homme replet, bottes crottées et machette à la ceinture, coiffé d'un sombrero à moitié déchiré.

– *¡ Madre de Dios !* Deux jours pour franchir le canyon de Bixby… Une bête a dérapé sur une falaise et est tombée dans l'océan. Si je ne les avais pas détachées, elles y passaient toutes. Je ne sais pas si je vais continuer, dit-il au barman, dans un mélange d'anglais et d'espagnol.

– Tout ça pour rapporter du bois ?

– Ce n'est pas du bois, *hombre*, c'est de l'écorce à tan. Sais-tu combien les tanneries de San Francisco paient pour cette cargaison ? Au moins douze dollars. Ils les font tremper dans l'eau et s'en servent pour traiter les peaux, en faire du cuir bien souple. Mais là, avec la perte d'une mule, j'ai travaillé pour rien. Une semaine, dans ces fichues montagnes, sans voir âme qui vive, pour ne pas gagner un rond…

Moses s'approche. Contre une tequila, l'homme lui décrit la région baptisée Big Sur. « Le Grand Sud », dans un mélange d'anglais et d'espagnol. Une contrée à peine explorée, qui commence à une vingtaine de kilomètres de la ville, aux premiers contreforts des monts Santa Lucia et s'étend sur une cinquantaine de kilomètres de côte, la plus sauvage et la plus escarpée de Californie. Après une forêt d'eucalyptus, la piste carrossable s'arrête, remplacée par un sentier muletier tracé à flanc de montagne. Les deux premières rivières se traversent à gué ou sur des ponts de rondins, quand ils n'ont pas été emportés par les crues de printemps, mais la troisième, la Bixby Creek, est trop large. Il faut la contourner en suivant une piste qui monte en lacets pendant des heures, puis redescend de l'autre côté dans une pente à effrayer les bêtes.

– Et quand tu arrives à Granite Creek, il faut à nouveau passer par la montagne, jusqu'à la Big Sur River. C'est là que poussent les chênes à tan, dit l'homme.

– Ils appartiennent à quelqu'un, ces arbres ?

– Tu rigoles ! Personne ne vit là-bas. Et je doute que quelqu'un soit assez fou pour s'y installer un jour. Tu croises davantage de grizzlis et de lions des montagnes que d'humains. C'est pour ça que je vais aussi loin. Les écorces appartiennent à celui qui a le courage d'aller les chercher. En été, la brume monte de l'océan presque chaque jour, plus épaisse que le pire des brouillards. Tu peux perdre de vue la mule qui marche devant toi. En hiver les tempêtes sont terribles, des vents à ne pas pouvoir rester debout, des vagues à déchiqueter les navires, et au printemps des *rios* en crue difficiles à franchir. Par beau temps, c'est le plus beau pays du monde. Mais c'est rare.

– Il y a des ranchs, des fermes ?

– Tu veux rire… Des forêts à perte de vue, des vallées et des collines qui pourraient faire de bons pâturages, mais c'est si loin de tout. Pourquoi se fatiguer à bâtir une maison dans ce bout du monde, où il faudrait tout apporter à dos de mulet ?

– Si je veux y aller, il y a quelque part où dormir ?

– Entre ici et San Simeon, il y a quelques cabanes de bûcherons et le Rancho del Sur, sur la rivière. Il appartient à un capitaine nommé Cooper, qui a fait fortune en vendant des peaux de loutres en Chine, à ce qu'on raconte. Comme je ne suis pas sûr qu'il apprécie mes petites récoltes d'écorce, et que je ne connais pas bien les limites de son ranch, je n'en approche pas. Mais qu'est-ce que tu peux aller chercher dans ce coin perdu, *gringo* ? C'est plus isolé qu'une île, Big Sur… Et si c'est l'or qui t'intéresse, à ce qu'on dit il y en a dans la Sierra Nevada, et c'est beaucoup plus près. Moi-même, d'ailleurs…

Une semaine plus tard, la charpente terminée, Moses prévient le couvreur, qui ne le croit pas, qu'il sera absent trois jours. Non, pas pour chercher de l'or.

– Promis, je suis de retour dimanche… Trois dollars de prime si je suis là lundi matin ? Bien sûr, je prends. Merci.

Il loue un mulet, achète des boîtes de haricots et du poisson séché, une couverture, un chapeau de feutre et des cartouches à fusil.

Il croise les dernières carrioles près du pont sur la rivière Carmel, au sud de la ville. La piste rétrécit, serpente entre les pins, puis descend sur une plage d'un blanc étincelant qu'elle longe pendant plusieurs kilomètres avant de remonter à travers des collines boisées. Plus une trace de roue. Du crottin de mule dont l'odeur se mêle à des senteurs marines, d'embruns, des parfums de résine, de thym et de fleurs sauvages. Moses descend de sa monture et marche à ses côtés. Arrivé au sommet d'un petit mont, il embrasse du regard une côte découpée, des rochers sombres où s'accrochent des cyprès torturés par les vents du large, des successions d'îlots et de récifs sur lesquels se brisent, dans des gerbes d'écume, les vagues du Pacifique. Les rayons du soleil, à travers les milliards de particules dorées, nimbe le paysage d'une lumière irréelle. Plus loin, il devine des alignements de falaises, successions de montagnes couvertes de forêts de pins et de séquoias. Par endroits, là où s'engouffre la furie des tempêtes océanes, des prairies sont piquetées d'arbustes nains, comme plaqués au sol par

la main d'un géant. Pas une maison, une cabane, une fumée, une piste, une construction. Aucune trace humaine. La côte du Nouveau Monde comme ont dû l'apercevoir, du pont de leurs caravelles, les premiers explorateurs anglais et espagnols. Le sommet le plus haut, sur l'horizon, est couronné d'un blanc étincelant. « Le Pico Blanco dont m'a parlé le Mexicain, se dit Moses. Ce n'est pas de la neige mais un calcaire très blanc. Il doit être possible de l'exploiter, d'en faire de la chaux. Pas question de faire passer une route, et tant mieux, mais c'est bien le diable s'il n'y a pas, sur la côte, une crique où bâtir un ponton d'embarquement. Moins de deux jours de navigation jusqu'à la baie de San Francisco, ça pourrait marcher. Je connais le marchand de matériaux qui achèterait la chaux à bon prix. »

Deux heures plus tard, la piste disparaît dans un bois de cyprès. Moses revient sur ses pas, cherche l'embranchement qu'il aurait pu rater, ne le trouve pas. Un grognement sourd lui fait lever la tête, le mulet brait de peur. Il aperçoit, entre les arbres, le dos d'un ours qui s'éloigne à quatre pattes. Moses casse son fusil, glisse deux cartouches dans le canon, le remet à l'épaule. À pied, tenant sa monture tremblante par la bride, il descend à travers des fourrés vers la grève. « J'aurais dû prendre une machette. » Une rivière coule en contrebas, entre rochers ronds, roseaux et langues de terre claire. Elle est étroite, semble peu profonde et traversable à gué. Plus loin, son embouchure dessine une lagune, des bras d'eau stagnante séparés par les arabesques de bancs de sable où s'assemblent des oiseaux de mer. Entre troncs d'arbres et amas de bois flotté, le regard de Moses est attiré par des formes brunes. L'une d'elles bouge, s'ébroue dans un ronflement rauque. Des éléphants de mer. Ils sont une dizaine, dont un énorme avec une trompe qui, de ses nageoires, projette sur son dos du sable pour se protéger des rayons du soleil. Plus loin, sur une dune de sable sombre, une colonie de phoques gris. Deux d'entre eux font la course pour retourner à l'océan. Ils plongent dans une vague et jouent à se poursuivre dans les buissons d'algues géantes.

Moses descend sur la berge, trouve l'endroit où traverser. Il laisse boire sa monture, goûte dans le creux de sa main l'eau de la rivière, remplit sa gourde. Il monte sur le mulet qui entre sans rechigner dans le courant. Sur l'autre rive, il oblique en direction de la plage. La colonie de phoques s'éloigne en sautillant à la vue de l'intrus, les éléphants de mer ne bougent pas d'un pouce, immobiles comme des rochers. « Pas étonnant qu'ils aient été décimés, au début du siècle, par les bandes de chasseurs descendus de Sibérie, pense Moses. Jolie collection de fourrures. »

Un sentier serpente en remontant entre les massifs de pieds de sorcière, les lupins, touffes d'armoise, broussailles à fleurs jaunes et bleues. Il mène à un vallon creusé par un torrent qui chante entre les rochers avant de tomber en cascade dans l'océan. L'homme et sa monture cheminent plus d'une heure à flanc de colline, en direction d'une forêt de séquoias qui se dresse dans un repli, à mi-pente, comme les colonnes d'un temple naturel. Moses pénètre dans l'ombre odorante des géants. Il pose la main sur leur écorce douce et spongieuse, lève la tête vers les sommets, trente ou quarante mètres plus haut, d'où s'envolent des chants d'oiseaux. Deux écureuils se poursuivent, volent de branche en branche en poussant des cris stridents. Silencieux sur le tapis d'aiguilles, un chevreuil et son petit paraissent derrière un buisson. Le mulet souffle des nasaux, les bêtes tournent la tête, frissonnent et disparaissent en trois bonds. Moses épaule le fusil, ne tire pas. « La prochaine fois, il me faudra être plus rapide, se dit-il. J'aimerais retourner à Monterey avec du gibier à offrir à ma logeuse. »

Il marche à pas lents entre les séquoias, cherche le plus haut, le plus large, s'adosse à son tronc, mange du pain et du lard fumé. La lumière se teinte d'orange, des nuées d'insectes brillent entre les arbres, une odeur d'humus et de champignons monte du sol. Il est temps de chercher un endroit où bivouaquer. Il remonte en selle, sort de la forêt en direction d'un chaos rocheux. Le soleil descend sur l'océan. Il va bientôt plonger derrière l'horizon, teinte de rouge et d'or un paysage comme Moses n'en a jamais vu. Il repère, au loin, un rocher plat qui forme un auvent au-dessus d'une crique.